



N° SAU/112 - 11 juillet 1972

FACTEURS QUI INFLUENCENT L'EXPANSION DE L'ISLAM EN AFRIQUE ORIENTALE

M.L. Fitzgerald

Dans cet article, nous essayerons d'évaluer les facteurs qui influencent positivement ou négativement l'expansion de l'Islam. Il apparaîtra évident que beaucoup de ces facteurs sont ambivalents, favorisant et contrariant l'expansion de l'Islam. Afin d'éviter toute tentation de généraliser, nous limiterons la discussion à l'Afrique Orientale, avec une certaine préférence pour l'Ouganda qui est plus familier à l'auteur (1). L'article ne traitera que l'Islam Sunni auquel appartiennent la plupart des musulmans d'origine africaine. Les groupes Shiïtes, représentés par des immigrants Indiens, demanderaient une étude spéciale.

FACTEURS FAVORISANT L'EXPANSION DE L'ISLAM :

Commerce :

Le premier facteur objectif que le professeur Trimingham cite dans son livre sur l'influence de l'Islam en Afrique (2) est le commerce, et c'est aussi le premier que nous devons citer pour expliquer l'expansion de l'Islam en Afrique Orientale. C'est pour des raisons commerciales que les musulmans Arabes et Perses vinrent pour la première fois sur la côte. Il est vrai qu'ils étaient plus intéressés par l'Inde et l'Extrême-Orient, mais ils fondèrent d'importants centres musulmans. Ce sont encore les caravanes de marchands arabes ou swahili, quelquefois financées par des musulmans indiens établis à Zanzibar, qui amenèrent l'Islam, avec des cotonnades et les armes à feu, dans l'intérieur du continent. Plus tard, une autre route allant de la côte vers l'intérieur fut ouverte par la construction du chemin de fer de l'Afrique Orientale. Les comptoirs qui se développèrent tout le long de la voie ferrée furent pour la plupart ouverts par des musulmans.

Cette corrélation entre l'Islam et le commerce peut être confirmée par une approche négative. Là où les conditions géographiques ont rendu les communications difficiles, ou bien où le manque de ressources a empêché le développement du commerce, on trouve que l'Islam a à peine fait son apparition. Ceci est vrai, par exemple, de N. Bugisu, de Kigezi, et des Îles Sese. Il y a des exceptions à cette règle, dans le sens que l'on peut trouver du commerce sans pénétration musulmane. Par exemple, les commerçants musulmans furent empêchés de pénétrer chez les Gikuyus, non pas tellement par des difficultés de communications, que par les voisins Akamba des Gikuyus qui servaient d'intermédiaires et voulaient conserver leur monopole. En dépit de leurs relations commerciales avec la côte, les Akambas ne furent pas influencés par l'Islam, au contraire de ce qui advint aux Yaos dont l'activité commerciale amena la conversion quasi-totale à l'Islam.

Une conséquence de cette corrélation entre l'Islam et le commerce est que l'Islam est surtout considéré comme un phénomène urbain. C'est dans les petites villes et les centres commerciaux que l'on trouve le plus de musulmans, et c'en est au point que le voyageur qui visite l'Afrique Orientale en suivant les routes principales peut en tirer une fausse idée de la profondeur de la pénétration de l'Islam. On peut illustrer cette concentration des musulmans dans les villes par l'exemple de Masaka : en décembre 1968, cette ville avait une population musulmane de 4.500 âmes, sur un total de 19.000 habitants (24 %) comparée à 45.000 sur 450.000 (10 %) pour l'ensemble de la région (3).

Dans des secteurs comme la région de Masaka, où les musulmans ont obtenu des terres, et où le café leur a apporté une certaine richesse, une grosse partie de cette richesse a été investie dans des entreprises commerciales. Un autre exemple serait le pays Buserere, Buganda. Les musulmans vinrent dans cette région, à partir de Bukedi et Bugisu, quand des chefs musulmans firent défricher des forêts pour la culture. Ils sont donc en priorité des agriculteurs, mais beaucoup d'entre eux se sont aussi lancés dans le commerce. Ceci est une évolution habituelle. En fait, on peut dire que certains commerces ont été monopolisés par les musulmans, au moins dans une région donnée. Dans le Buganda, par exemple, la plupart des hôtels et des salons de thé sont tenus par des musulmans. Dans la région du Nil Occidental ils semblent contrôler la vente du poisson ; enfin, partout, les boucheries sont presque toujours entre leurs mains, puisque ceci leur garantit que la viande mise en vente a été abattue en suivant le rituel musulman.

Le succès engendre le succès. Là où des centres commerciaux se développent, un plus grand nombre de musulmans viennent s'établir, et, parfois, des non-musulmans adoptent l'Islam comme un moyen d'entrer dans la corporation. A Kericho, Kenya, ce sont les employés des bouchers musulmans qui se convertissent. De même, quelques Kurias ont été poussés à embrasser l'Islam par des relations d'affaires. A Masaka, Uganda, beaucoup de Banyarwanda, des immigrants, ont adopté la religion de leurs employeurs, et ainsi un bon nombre d'entre eux sont devenus musulmans.

Intégration socio-religieuse :

Faut-il mettre en relation l'accroissement de l'Islam dans les villes et le phénomène de la détribalisation ? En d'autres termes, l'Islam doit-il être considéré, comme Trimingham le suggère, comme un moyen d'intégration socio-religieuse dans un milieu nouveau ?

On a défini la détribalisation comme "l'effet produit sur les Africains par leur séparation de leur famille, de leur clan, et de l'autorité tribale, tout aussi bien que des codes de conduite en société, de la discipline, de la coutume, et peut-être de la religion qui originellement guidaient leurs pensées et leurs actions" (4). Le mot-clé ici est celui de séparation. On est presque tenté d'employer le terme musulman de "hijra", dont la signification est une rupture des liens. La "hijra" de Mohammed et de ses partisans de La Mecque à Médine en 622 était plus qu'une émigration qui puisse avoir lieu sans altérer les structures tribales. Elle donna naissance à une nouvelle communauté, l'"Umma" islamique, basée non sur les liens du sang, mais sur la religion. L'Islam a continué à exercer cette fonction d'intégration, et beaucoup de ceux que la quête de travail a arraché à leurs milieux d'origine ont trouvé une nouvelle solidarité dans la fraternité de l'Islam. Dans certains secteurs, tels que la côte Tanzanienne aux alentours de Tanga, longtemps dominée par l'Islam, il y a peu d'immigrants qui n'embrassent pas l'Islam "à la fois comme un symbole de leur acceptation du mode de vie sur la côte, et comme moyen de participer aux événements locaux et aux valeurs locales" (5).

Il faut noter cependant que l'Islam n'est pas nécessairement le seul facteur d'intégration à l'œuvre. Pendant le 19^e siècle, un certain nombre d'"empires" a surgi (pensons à ceux de Mirambo et de Nyungu ya Mawe dans le Tanganyika central) qui ont entraîné l'amalgamation d'éléments tribaux uniquement pour des intérêts matériels, sans référence à l'Islam, ni à aucune autre idéologie (6).

Aujourd'hui, en Tanzanie, de nouveaux villages sont créés en application de l'idéologie d'Ujamaa, et ceci entraîne nécessairement la rupture et le remodelage de liens religieux (7).

Agents musulmans :

Pendant la période coloniale, les communications en Afrique Orientale s'améliorèrent, et le commerce prospéra. Ceci aida indirectement l'expansion de l'Islam. Il y eut une autre façon dont le colonialisme aida l'expansion de l'Islam, et ce fut l'emploi d'agents musulmans.

L'exemple le plus clair en est l'Afrique Orientale Allemande où le gouvernement local était confié aux "liwalis" (gouverneurs) et "akidas" (lieutenants, ou administrateurs de second rang). Tous n'étaient pas musulmans, mais beaucoup d'entre eux l'étaient, puisqu'il n'était que trop naturel pour le pouvoir colonial de se tourner vers les gens de la côte, plus instruits, pour les aider dans l'administration. Les écoles pour fonctionnaires que les Allemands établirent à Tanga, Bagamoyo et Dar-es-Salaam furent remplies en majorité par des gens de la côte, des musulmans (8). Ces agents jouissaient d'un prestige considérable et cela rejaillissait sur leur religion. En fait, ceci fit protester certains missionnaires chrétiens allemands qui sentaient que la politique gouvernementale favorisait l'Islam au détriment de leur œuvre propre (9).

L'Ouganda présente une situation assez différente, mais ici encore, on peut dire que les administrateurs coloniaux, peut-être sans s'en apercevoir, favorisèrent parfois l'Islam. L'Islam était, bien sûr, arrivé à la cour de Suna, le Kabaka du Buganda, plusieurs dizaines d'années avant l'arrivée des Européens, et l'entrée du christianisme dans le pays (10). Son successeur, Mutesa 1^{er} (1857-1884), bien qu'incirconcis, fut reconnu par beaucoup comme musulman, puisqu'il observait les "piliers" de la prière et du jeûne, encourageait la lecture du Coran à la Cour, et essayait d'imposer cette religion à ses sujets (11). Ce patronage royal aida les musulmans à augmenter et à devenir un "parti" fort, qui entra par la suite en conflit avec les deux autres partis chrétiens : les protestants, et les catholiques. Malheureusement pour l'Islam, le parti musulman fut défait dans les guerres de religion. Dans les arrangements postérieurs faits par le pouvoir colonial, les musulmans furent défavorisés. D'abord, on leur donna trois petits secteurs, comme leur lot dans le pays, mais ceci fut plus tard réduit à un seul secteur, celui de Butambala. Cet arrangement trouva confirmation dans l'Accord de 1900 entre le gouvernement Britannique et le Buganda, accord qui devait déterminer effectivement la religion des chefs jusqu'à 1960 à peu près (12).

Nous avons dû mentionner ces détails de l'Histoire, parce qu'ils ont exercé une influence considérable sur la situation de l'Islam en Uganda. Paradoxalement, la défaite des musulmans aida l'Islam à s'étendre. Beaucoup de musulmans fuirent du Buganda et s'établirent dans d'autres parties du pays, telles Ankole et Bunyoro. D'autres partirent pour tirer le meilleur parti possible de la politique des Britanniques qui, impressionnés par l'organisation du Royaume du Buganda, décidèrent d'employer des agents Baganda même pour l'administration de districts situés en dehors du Buganda. Beaucoup de ces "sous-impérialistes", particulièrement ceux qui accompagnèrent Semei Kakungulu à Bugedi et Busoga, étaient musulmans (13).

Le rôle des chefs et des administrateurs (et dans les temps récents, des politiciens) dans l'expansion de l'Islam est double. Il y a d'abord le prestige que la religion obtient quand on voit que des gens importants en sont adeptes. Ceci renforce l'allégeance de ceux qui l'ont déjà embrassée, et peut renforcer la résolution de ceux qui pensent l'embrasser. Ensuite, les chefs peuvent user de leur influence pour nommer des musulmans à des emplois subalternes, et pour encourager des musulmans à s'établir dans leur district.

Mariages mixtes

On peut sans doute dire que si c'est le commerce qui introduit l'Islam dans une région, et l'influence des notables qui le consolide, c'est le phénomène des mariages mixtes qui lui donne sa permanence. Quand le commerçant, au lieu de passer dans un district, y prend femme, et s'établit, alors, l'Islam s'est introduit pour rester. Ceci est aussi vrai aujourd'hui que ce l'était au 7^e siècle, quand Arabes et Perses s'établissaient sur les côtes, épousaient des femmes du lieu, et posaient les fondations de ce qui devait devenir la culture swahili.

On ne serait guère loin de la vérité si l'on disait que les mariages mixtes sont le facteur principal de l'accroissement de l'Islam en Afrique Orientale à l'heure actuelle. Il y a peu d'exemples de conversions pour d'autres motifs. Ainsi, dans la région de Mityana, au Buganda, où des musulmans vinrent il y a trente ans pour faire le commerce du poisson, près de L. Wamala, une communauté fournie de musulmans a surgi. Mais pendant toute cette période, il n'y a eu que trois conversions d'hommes adultes à l'Islam. Un correspondant à Fort Portal estimait à 65 le nombre de conversions pendant l'année 1970, (14) mais comme ce nombre couvre toute la région de Toro, il est infime. On ne sait d'ailleurs pas non plus les motifs de ces conversions, ni, en particulier, combien de ces conversions se faisaient pour contracter mariage. Le mariage reste le facteur d'accroissement le plus important, et l'on doit se souvenir qu'il est renforcé par la possibilité qu'a un musulman d'avoir jusqu'à quatre épouses.

Il faut noter que ce n'est pas le commerçant musulman qui, habituellement, est intégré dans la société locale (15), mais l'épouse qui est assimilée par la communauté musulmane. Ainsi, des filles Luos, Gikuyus, et Kimerus deviennent Swahilis. Des filles Acholis et Langis, épousant des Nubiens, adoptent l'habit et la coiffure des femmes nubiennes et ne s'en distinguent plus en rien. Le groupe musulman reste souvent une entité distincte, séparée de la société tribale. Mais ce n'est pas toujours le cas, cependant, car il y a des exemples de tribus embrassant l'Islam, soit dans leur entièreté (les Yaos) ou dans des sections entières de la tribu (Buganda).

Attirance religieuse

Jusqu'ici nous n'avons considéré que les facteurs socio-économiques favorables à l'Islam. Il nous faut pourtant examiner aussi la réelle attirance qu'exerce la religion en tant que telle. Un de nos correspondants musulmans africains soulignait l'avantage présenté par le fait que l'Islam propose un ensemble bien défini, mais simple de croyances et de pratique (16). C'est un fait certain que certaines cérémonies musulmanes, en particulier les "maulidis" (17) si populaires en Afrique Orientale, attirent de grandes foules, y compris des non-musulmans. C'est souvent au cours de telles célébrations, comportant des chants, l'emploi de matali (tambourins), et, souvent, un repas commun, que les nouveaux convertis prononcent la "shahada", et déclarent ainsi publiquement leur adhésion à l'Islam.

D'autres coutumes musulmanes, telles que l'usage de "hirizi" (amulettes) et des formes particulières de divination et d'astrologie, mettent des non-musulmans en contact avec les sheiks musulmans (18). Cependant, le fait de porter une amulette coranique ne signifie absolument pas que le porteur doit être musulman, non plus d'ailleurs que le port de la "kanzu" ou de la kofia (robe et calotte).

Certaines pratiques de l'Islam s'adoptent facilement, d'autres s'avèrent plus difficiles. Ce sont maintenant les obstacles à l'expansion de l'Islam que nous devons examiner.

FACTEURS S'OPPOSANT A L'EXPANSION DE L'ISLAM

L'Islam, religion étrangère :

Le premier facteur qui freine la progression de l'Islam en Afrique Orientale, c'est son statut d'étranger. L'Islam, comme le Christianisme, est une religion importée. Cette affirmation peut surprendre, de prime abord, quand on se souvient que l'Islam a été présent sur la côte orientale de l'Afrique depuis le 7^e siècle. Il faut cependant distinguer clairement entre la côte et l'intérieur. Tandis que sur la côte, on peut dire que l'Islam est partie intégrante de la Culture Swahili, dans l'intérieur, "swahili", identifié avec "arabe" tend à être considéré comme quelque chose d'étranger. Et ce que l'on voit comme étranger suscite les soupçons, le mépris même. En certains endroits, les soupçons sont dus aux souvenirs de l'esclavage, mais en d'autres lieux, ils viennent seulement de la rencontre de coutumes peu familières.

Les Baganda, par exemple, feront objection aux musulmans, pour la préférence qu'ils accordent au riz sur le plat traditionnel de "matoke" (bananes bouillies). Ils les tourneront en ridicule parce qu'ils emploient des formules de politesse musulmane au lieu des salutations, coutumières. On en viendra au point qu'un converti à l'Islam sera à peine considéré comme un membre de sa tribu, comme le montre le proverbe bien connu : "J'ai rencontré deux Baganda et un Musulman".

L'élément étranger n'est pas forcément arabe ou swahili : les premiers propagateurs de l'Islam en Ankole étaient Baganda, et les premiers convertis Banyankole se mirent à parler Luganda et à adopter les coutumes kiganda. C'est pour cela que l'Islam n'a vraiment jamais pris racine en Ankole (19). De même, le peu de succès qu'a rencontré l'Islam chez les Luos peut être attribué au fait que les premiers musulmans avec qui ils entrèrent en contact étaient d'origine Bantoue, et les Luos ont un grand mépris pour tout ce qui est Bantou.

De même, un certain nombre de correspondants, kenyans pour la plupart, ont souligné le fait que les musulmans sont traités avec suspicion parce qu'on les croit immoraux : Ils vivent en ville dans les quartiers réputés pour leur saleté. On dit qu'ils commettent des crimes, qu'ils s'adonnent à la prostitution (20). A cause de tout cela, une personne qui quitte sa réserve, que ce soit en Akamba, Gikuyu, ou Meru, afin de s'établir en ville parmi les musulmans, sera probablement regardée comme

mise au ban de son milieu d'origine. Il est cependant probable qu'il y a là un préjugé contre la vie citadine, tout autant qu'un préjugé contre les musulmans.

L'étrangeté des pratiques musulmanes :

Jusqu'ici, nous n'avons considéré que le statut d'étranger des agents d'islamisation. Mais y a-t-il des obstacles qui sont inhérents à la pratique de l'Islam, des points de conflit avec les pratiques traditionnelles? Ou bien peut-on dire que l'Islam est une religion facile à adopter pour des Africains ?

On dit souvent que l'Islam est une religion facile pour les Africains parce qu'il permet la polygamie. Il est certain que ceci conduit certains hommes en Afrique à regarder l'Islam avec sympathie. Mais c'est une toute autre question de savoir combien de temps les Africaines chrétiennes, musulmanes, ou sans "dini" (religion révélée), accepteront d'être deuxième, troisième, ou quatrième épouse. Il faut aussi remarquer que la limitation posée par l'Islam à un maximum de quatre épouses va à l'encontre de certaines traditions. Un chef Luo, par exemple, trouverait une telle limitation intolérable, car son prestige se mesure au nombre de ses épouses.

Si, dans ce dernier cas, le régime matrimonial musulman est considéré comme péchant par défaut, par certains côtés, on le voit péchant par excès. En effet, l'attrance de la polygamie légale est contrebalancée par les critiques adressés à la facilité et la fréquence du divorce dans la société musulmane ; une objection mentionnée par des correspondants de tribus différentes (Gikuyu, Kuman, Luo, Ateso...).

Mais de toutes les coutumes que les Africains trouvent difficiles à accepter, la première place revient sans conteste à la circoncision. Beaucoup y voient une atteinte grave à la virilité d'un homme. J. Bamunoba a fait remarquer l'horreur des Banyankole pour cette opération qui est considérée comme une mutilation (21). On se rappellera que le kabaka Mutesa 1^{er}, qui à tous autres égards fut musulman pendant dix ans, ne fut jamais circoncis. Ses chefs n'acceptèrent jamais que le sang royal fut versé. C'est cela qui provoqua le martyre de certains jeunes musulmans. Ils refusèrent de prier derrière le Kabaka qu'ils considéraient comme impur, et furent mis à mort pour leur insolence". Le fait qu'ils avaient eux-même subi cette opération peut avoir renforcé leur adhésion à l'Islam.

Cette dernière indication peut nous donner une indication des raisons pour lesquelles, paradoxalement, l'Islam a eu si peu de succès parmi les peuples qui pratiquent la circoncision. (ex. : Bagisu, Gikuyu). Ne serait-il pas possible que la circoncision est vécue chez eux comme un rite si puissant d'intégration à la société tribale qu'elle en devient un symbole vide de sens quand on en fait un rite d'intégration dans un autre cadre, qui de toute manière, n'est même pas désiré ?

Il y a d'autres coutumes que les non-musulmans trouvent répugnantes. Il faut mentionner spécialement les rites d'enterrement. La hâte avec laquelle les musulmans enterrent leurs morts (le jour même si possible), l'emploi d'un linceul de coton, au lieu de l'écorce tissée (suivant une coutume kiganda), leur façon spéciale de creuser une tombe dans laquelle on aménage une niche pour y placer le corps, l'exclusion des femmes de cette cérémonie, la fête du riz qui suit ; tous ces détails étranges tendent à susciter des soupçons. Ils donnent lieu à des histoires prétendant que les musulmans tuent leurs mourants ou qu'ils mangent les intestins de leurs morts (22).

D'autres pratiques plus fréquentes, telles que la prière et le jeûne, ne sont pas faciles à observer non plus. Certains musulmans du Bunyoro, dit-on, sont peu scrupuleux dans l'observance du jeûne, parce qu'ils ne veulent pas offenser leurs épouses en refusant la nourriture qu'elles leur ont préparée.

Peut-être un conflit encore plus fort surgit-il par suite de l'interdiction faite au musulman de boire de l'alcool. Ce n'est pas seulement que les célébrations sans bière sont plutôt mornes (23), il y a plus profond que cela : boire de la bière n'est pas un simple passe-temps, c'est une institution sociale. On sent que supprimer les "réunions de bière", c'est affaiblir les liens sociaux.

Le retard culturel de musulmans :

Toutes les oppositions soulignées ci-dessus sont celles qui existent entre l'Islam et les pratiques traditionnelles. Dans l'Afrique Orientale moderne, il y a cependant un autre obstacle majeur à l'expansion de l'Islam, et c'est le retard culturel accusé par les musulmans.

Au début, le pouvoir colonial, nous l'avons dit, et en particulier les Allemands, donna un certain prestige aux musulmans en les employant dans l'administration. Graduellement, les musulmans perdirent quand même leur position privilégiée. La raison en fut leur opposition à l'éducation occidentale (24). En conséquence, les emplois de bureau et les positions d'influence furent confiés aux chrétiens, tandis que les musulmans se voyaient confinés dans les activités commerciales.

Il semble qu'il y ait eu deux motifs derrière cette résistance des musulmans à l'éducation occidentale qui causa leur retard. Ils étaient satisfaits de leur culture propre arabo-islamique, et ils avaient peur de la culture occidentale. D'un côté, l'éducation, pour un musulman traditionnel, voulait dire : apprendre à réciter le Coran, recevoir une instruction rudimentaire sur la vie de Mohammed, et quelques règles de conduite. Par ailleurs, même si certains réalisèrent l'importance de l'alphabétisation, de l'instruction primaire, ils avaient peur des écoles où elles se donnaient, car la plupart de ces écoles étaient tenues par des sociétés missionnaires. Cette crainte était si vive, que lorsque Ramadan Gava, un musulman, essaya de fonder en Ouganda des écoles de type occidental pour les musulmans, il fut accusé d'être un "crypto-chrétien". (25)

Dans une certaine mesure, on a porté remède à cette situation. Par exemple, en Ouganda, grâce aux efforts de l'"Uganda Muslims Education Association", fondée par Ramadan Gava, et à l'aide financière fournie par l'"East African Muslim Welfare Association", un certain nombre d'écoles primaires et moyennes pour musulmans ont été ouvertes. Depuis l'Indépendance, les musulmans se sont vus offrir de plus grandes facilités dans le domaine de l'Éducation. Cependant, on voit encore peu de musulmans africains, et surtout très peu de musulmanes, à l'Université de Makerere, et les jeunes musulmans cultivés ont encore l'impression que le retard culturel des musulmans sur leurs concitoyens n'a pas encore été rattrapé.

CONCLUSION

Cet inventaire des facteurs influençant l'essor de l'Islam en Afrique Orientale ne se prétend pas exhaustif. Il faut cependant montrer que cette question est fort complexe. On aura en particulier remarqué que beaucoup de ces facteurs peuvent être à la fois favorables et défavorables à l'Islam.

- Le commerce a apporté l'Islam dans presque toutes les régions d'Afrique Orientale, et pourtant, à cause même de cette connection de l'Islam avec le commerce, cette religion est associée et presque confinée à un seul secteur de la Société.
- L'urbanisation, en brisant les structures de la vie tribale, a donné à l'Islam la possibilité de jouer un rôle d'intégration socio-religieuse, mais ce lien même avec la vie urbaine a souvent eu pour seul résultat de renforcer les préjugés des zones rurales à l'égard de l'Islam.
- La culture arabo-swahili, toute pénétrée par l'Islam, a été, et est encore attrayante pour certains, tandis que d'autres, davantage tournés vers l'Occident, sont rebutés par ce qu'ils considèrent comme un état d'arriération culturelle.

C'est ici qu'il est vrai de dire que les délices de l'un, sont un poison pour l'autre.

M. L. FITZGERALD

(Le texte original anglais a paru in *Orita*,
Bulletin du département of Religious Ibadan University, December 1971).

NOTES

1. La matière de cet article provient en grande partie des étudiants du Département de Philosophie et d'Études Religieuses de l'Université de Makerere, Kampala, 1969-1971. Je saisis cette occasion de leur exprimer ma gratitude
2. J. S. Trimingham, *The influence of Islam upon Africa*, London and Beirut, 1968, pp. 38-42.
3. Statistiques du diocèse catholique de Masaka, 31-12-1968, gracieusement communiquées par le P. J. Lule.
4. M. J. B. Molohan, *Détribalization*, Government printer, Das-es-Salaam, 1957, p. 11.
5. P. H. Gulliver, dans un appendice au livre de M. J. B. Molohan, op. cit.

6. cf. A. Smith in R. Oliver and G. Mathew, *History of east Africa*, Vol. 1, pp. 282 & ss.
7. cf. F. Schildknecht, Oecuménisme en face de l'Islam, dans *Parole et Mission*, 54 (janv. 1971) pp. 85-93, spécialement p. 90.
8. cf. J. Iliffe, *Tanganyika under German Rule 1905-1912*, Nairobi 1969, spécialement pp. 180-187.
9. cf. L. Doerr, dans *Dini na Mila* 4 (1969) pp. 2-11.
10. cf. J. M. Gray, Ahmad b. Ibrahim, the first Arab to reach Buganda, dans *Uganda Journal* II (1947), pp. 80-97.
11. cf. M. S. K. Kiwanuka, *Mutesa of Uganda*, Kampala, 1967.
12. Sur les guerres de religion, cf. D. A. Low, *Religion and Society in Buganda 1975-1900*, E. A. I. S. R. n° 8, Kampala 1957. Pour une présentation convenable des différents accords, cf. B. W. Langlands and G. Namirembe, *The Historical Background to the Distribution of Religion in Buganda*, in *Studies in the Geography of Religion in Uganda*, Occasional Paper n° 4, Département of Géography, Makerere University, Kampala, 1967.
13. Sur le "sous-impérialisme" cf. A. Roberts, The Sub-Imperialism of the Baganda, dans *Journal of African History* 3 (1962) pp. 435-450.
14. Interview avec le Secrétaire de l'Association des Musulmans Sunnis de Fort-Portal, 8-11-1970.
15. Il y a quelques exceptions. Quelques-uns des commerçants arabes en Buganda reçurent des postes de chefs, et devinrent en tous points semblables aux autres chefs Baganda. De même, les commerçants arabes en Unyanyembe devinrent partie intégrante de l'importante classe commerçante (Vandebva) cf. A. C. Unomah, *Vandebva and Political change in a Nyamwezi Kingdom. Unyanyembe during 1840-1890*, exposé donné à la Conférence des Sciences Sociales des Universités, Dar-es-Salaam, Décembre 1970.
16. La question reste ouverte de savoir si ces pratiques sont si simples pour les Africains, mais il semblait important d'avancer ce témoignage ici.
17. Maulidi, de l'arabe mawlid, naissance : cette forme de célébration se tenait à l'origine au jour anniversaire de la naissance de Mohammed.
18. L'auteur a trouvé parmi les livres d'un sheikh Muganda, quatre exemplaires bien annotés d'un livre d'astrologie, *al-awqaf*, attribué à Ghazâli (peut-être son *khatam al-ghaib* aussi connu sous le nom de *waqf zuhal*, cf. Brockelmann, *Geschichte der Arabischen Literatur*, S. I. p. 755) ce qui montre ainsi la permanence de la popularité de cette science.
19. cf. J. Bamunoba, Notes on Islam in Ankole, dans *Dini na Mila* 2 (1965) pp. 5-17.
20. Pour quelques lumières sur la connexion de l'Islam avec la prostitution on peut consulter J. Carlebach, *Juvenile prostitution in Nairobi*, E. A. I. S. R. , *E. A. Studies* n° 16, Kampala 1962.
21. art. cit. p. 6.
22. cf. A.B.K. Kasozi, *The spread of Islam in Uganda*, exposé présenté au Department of History, Université de Makerere, Kampala, Novembre 1969.
23. Ce n'est pas toujours le cas. On a déjà mentionné les maulidis, avec leurs tambours, leurs chants et célébrations.
24. Pour ce qui suit, cf. F. Carter, Muslim Education in Uganda, dans *Uganda Journal* 29 (1965) pp. 193-198. A.B.K. Kasozi, The impact of Koran Schools on the Education of African Muslim in Uganda, 1900-1968, dans *Dini na Mila* 4 (1970), n° 2, pp. 1-21.
25. Incidemment, on pourrait faire remarquer ici un autre facteur qui empêche l'essor de l'Islam en Afrique Orientale, à savoir, le manque de soutien de la part d'organismes missionnaires capables de soutenir financièrement la prédication et les œuvres sociales. Le mouvement missionnaire de l'Ahmadiyya n'a pas trouvé grand succès en Afrique Orientale.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--